

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50

Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 215. — SAMEDI, 16 JUIN 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1888. — PORTRAIT DE JEUNE FILLE — (TABLEAU DE M. CAROLUS DURAN)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 16 JUIN 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Dieu et patrie, par Arthur de Mortemart.—Le Médailleur du Canada.—Le cerf-volant.—Étymologie, par Hector Servadee.—L'obus.—La beauté, par la comtesse Laurianne.—Une visite à Canton.—Science amusante.—Qu'est-ce qu'un sacrifice.—Connaissances utiles.—La mode pratique.—Récréations de la famille.—Feuilletons.

GRAVURES : Salon de 1888 : Un portrait de jeune fille.—Les deux chérubins.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



La loi de Lynch sera peut-être sanctionnée par le lieutenant-gouverneur et mise en vigueur, dans la province de Québec, d'ici à deux mois, et, chose assez singulière, le public semble à peine s'émouvoir de cette nouvelle, qui a été cependant publiée dans tous les journaux de la province de Québec.

Certes, je ne prétends pas faire de l'agitation à propos de cette nouvelle mesure, mais comme je dois tenir les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ au courant des questions qui peuvent les intéresser, je vais vous soumettre l'affaire afin que vous puissiez être à même de vous prononcer sur son mérite.

. Le merle est-il l'ami ou l'ennemi de l'homme ?

Cette grave question va être soumise, par l'hon. M. Lynch, à l'examen de nos graves législateurs qui devront donner leur décision, en se basant sur ce fait que cet oiseau est insectivore ou non.

S'il est déclaré que le merle se nourrit de grains et de fruits, au lieu de faire la guerre aux insectes, son sort est décidé et la sentence sera la mort.

Il paraît que les savants ne sont pas d'accord sur ce point ; on dit le merle frugivore, insectivore et baccivore, et d'autres, plus concis, se contentent d'affirmer qu'il est omnivore.

Quoiqu'il en soit, je ne trouve pas très généreux ni très légal de condamner un accusé sans l'entendre, et je suis certain que si un député prenait en mains la défense de ce charmant chanteur, il n'aurait qu'à laisser la parole à son client pour gagner sa cause.

Si cependant il se trouvait des législateurs au cœur assez dur pour condamner ce petit virtuose, qui a sur les autres musiciens l'avantage de ne pas dire du mal de ses confrères, je proposerais—si j'étais député—de ne mettre à exécution la sentence que sur les merles blancs.

Les députés mariés devraient surtout défendre le malheureux accusé maintenant de se nourrir

de blé et de pommes fameuses, tout comme le fait un honnête Canadien, car le merle est le modèle des maris et des pères de famille ; il chante tout le temps que sa compagne emploie à construire son nid et à couvrir, puis il s'occupe de l'éducation de ses petits quand ils sont d'âge à apprendre le solfège.

Ce sont les seuls musiciens pour lesquels je voudrais demander grâce, et je ne voudrais pas imiter les Ontariens qui ont condamné les merles à mort, afin de pouvoir les manger légalement—question de goût et de ventre.

. Ces braves petits merles ont eu souvent le don de faire surgir des discussions, et j'en sais une que je vous veux conter, certain que vous ne m'en voudrez pas de vous l'avoir fait connaître et que si vous l'avez déjà lue, vous la relirez encore avec plaisir.

« Un paysan, voulant fêter dignement le saint patronal, prit quelques merles aux lacets et les remit à sa femme en lui disant :

—Tenez, Catherine, voilà des merles qu'il faut nous accommoder de votre mieux pour le dîner.

—Ça, des merles, fit la femme après un coup d'œil jeté sur les volatiles ; eh ! mon pauvre homme, vous n'y connaissez rien ; ce sont des merlettes.

—Et moi, je soutiens que ce sont des merles.

—Des merlettes, François, des merlettes.

—Des merles, encore une fois.

—Des merlettes, encore une fois aussi.

—Oh ! Catherine, le dos vous dérange, ma bonne, je vous répète que ce sont des merles.

—Et moi, François, je me moque de vos menaces et de vos gros yeux, et je vous soutiendrai sans en démordre que ce sont des merlettes.

—Ah ! c'est comme cela ! fit François, bleu de colère ; et, s'armant d'un bâton, il commença à en caresser le dos de son opiniâtre moitié. Mais celle-ci n'en criait que plus fort : « Des merlettes, François, des merlettes ! » tant que François dut s'arrêter sous peine de mettre sa femme en canelle.

La querelle finit par s'apaiser, et de toute l'année on laissa en paix merles et merlettes. Mais la fête patronale revint, et, pendant le dîner, Catherine fut frappée du souvenir évoqué par la circonstance.

—Il y a un an, François, vous m'avez roué de coups parce que je vous soutenais que les oiseaux que vous aviez rapportés étaient des merlettes ; et j'avais cependant raison.

—Je vous dis, Catherine, que c'étaient des merles.

—Des merlettes.

—Des merles, mordieu !

—Des merlettes, par Notre Dame... !

Et martin-bâton de recommencer son jeu. L'année suivante, même comédie, et puis encore l'autre année, et puis encore l'autre année. Bref, cela dura dix-sept ans, au bout desquels le pauvre François rendit son âme à Dieu. Catherine put alors en toute sûreté jurer que c'étaient bien des merlettes.

Et c'est depuis ce temps que l'on dit, en parlant d'une querelle futile : « C'est l'histoire du merle et de la merlette. »

Mais enfin, les merles ne peuvent pas être tenus responsables de cette dispute, et si on veut faire hécatombe d'oiseaux, que ne condamne-t-on les moineaux, ces petits bandits, querelleurs, méchants, l'ids, crieurs, tapageurs, étourdissants, voleurs, polygames, etc., etc.

Ah ! pour quoi ? C'est peut-être parce qu'ils ne sont pas aussi bons à manger que les merles.

. Après les tueurs de merles, les tueurs d'hommes.

Il vient de mourir en France un homme dont le nom a été tristement mêlé aux événements de l'année terrible ; le maréchal Lebœuf, dont l'imprévoyance a causé tant de revers à notre patrie, est allé rejoindre l'homme de Sedan.

Et cependant, ce soldat avait de magnifiques états de services.

Il s'était distingué au siège de Sébastopol, où il commandait l'artillerie du 1^{er} corps, et c'est à lui que l'on dut en grande partie la victoire de Solferino, alors qu'il employa pour la première fois les canons rayés, mais il montra une infériorité

déplorable quand il fut appelé à prendre le portefeuille de ministre de la guerre, le 2 janvier 1870.

Il était aimé du troupier, et je me rappelle encore combien il eut de succès quand, au mois de mars, il prononça ces paroles à la Chambre au sujet de la question de la garde mobile, envisagée sous un point de vue politique : « Je suis peut-être, dit-il, de tous les ministres le moins autorisé à traiter cette question à la tribune. Ma seule politique, la voici : c'est d'être toujours prêt... Quant à me mêler de la paix ou de la guerre, cela ne me regarde pas. Si la guerre arrive, je dois être prêt ; tel est mon devoir, et je le remplirai. »

C'était bien dit et digne d'un vrai soldat qui voit les choses de plus haut que ne permet de le faire le cadre étroit de la politique, et c'est pourquoi il eut plus de succès encore quand, quelques mois plus tard, le jour de la déclaration de guerre à la Prusse, en réponse à un député républicain qui demandait si l'on était prêt, il répondit : « Nous sommes prêts, tellement prêts que la guerre pourrait durer deux ans sans que nous eussions besoin d'acheter même un bouton de guêtres ! »

On ajouta foi à cette déclaration, mais on apprit bien tôt que la France n'avait pas trois cent mille soldats, que l'armement était défectueux et que le service de l'intendance était nul.

Après le désastre de Reischaffen et de Rosbach, il comprit la faute irréparable qu'il avait commise et se battit avec le plus grand courage, cherchant la mort, qui ne voulut pas venir à lui. Il devait mourir dans son lit, dix-huit ans plus tard.

. Il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul maréchal de France, Canrobert, car je ne compte pas Bazaine, qui a été rayé des cadres de l'armée française pour les causes que vous savez.

La maréchal Canrobert n'est plus jeune, car il est né en 1809, la même année que Napoléon III, mort il y a quinze ans et que Lebœuf dont la tombe vient de se fermer, mais le vieux capitaine, le doyen des maréchaux de l'Europe, comme il aime à le dire lui-même, est encore solide et très vert.

Sonne le clairon de la revanche, et je ne m'étonnerai pas de voir ce brave octogénaire demander encore à aller à l'ennemi avec autant de vigueur qu'il le fit, quand il monta, en 1849, à l'assaut de Zaatcha à la tête de ses zouaves, où l'affaire fut bien rude, car il ne revint que quatre zouaves, et encore étaient-ils tous blessés.

Le premier maréchal de France, Albéric Clément 1^{er}, seigneur de Metz, a été nommé en 1185, il y en a eu 324 depuis cette époque, c'est à dire en plus de sept cents ans, et le dernier, nommé le maréchal Lebœuf, a été élevé à cette dignité en 1870.

. Nous avons un nouveau gouverneur-général.

Lord Stanley a mis le pied en Canada samedi dernier, et les journaux ont pris grand soin de nous informer qu'il était vêtu de noir et qu'il portait un habit prince Albert ; sa femme était tout de brun habillée.

Certes, ce sont là des renseignements des plus précieux et qui ont lieu de nous bien faire augurer du représentant de Sa Majesté et de sa compagnie.

Ce noir indique un homme sérieux, grave comme un sénateur, un caractère bien trempé, et cela veut dire surtout que notre nouveau vice-roi a un excellent tailleur, car, rien n'est si difficile à réussir, dit-on, qu'un complet noir.

Quand au brun de notre vice-reine, je ne l'analyse pas, je le respecte.

Lord Stanley a cinq pieds huit pouces et sa barbe grisonne...

Mais pourquoi diable les journaux s'amuse-t-ils à nous raconter ces détails absurdes ?

. Un touchant souvenir de la Kermesse.

Le vénérable abbé Bayle, âgé de quatre-vingt-dix ans, cet admirable prêtre que plusieurs générations ont appris à respecter et à aimer, est retenu au lit par une maladie dont la gravité laisse peu d'espoir de guérison.

Un jour de la semaine dernière, on lui parlait de la Kermesse et du zèle déployé par un grand nombre de citoyens désireux d'encourager cette vente de charité organisée au profit de l'hôpital Notre-Dame.

—Moi, je ne puis donner, dit-il, je n'ai rien. Puis après un moment de réflexion... Cependant, je me trompe, j'ai une montre en or, ma vieille montre qui ne m'a quitté depuis mon départ de France... depuis plus de soixante ans... Prenez et offrez-la aux dames de la charité de la Kermesse...

Et le lendemain, M. l'abbé Collin la remettait à la présidente.

La chose est bien simple, n'est-ce pas, eh bien ? je trouve cela magnifique, ce don de ce vieillard qui n'avait pour tout bien qu'une montre, un souvenir peut-être ! la seule chose qui lui rappelait sans doute la famille éteinte, un ami disparu, il la donne.

Si j'avais été riche, j'aurais offert mille piastres pour cette montre et je l'aurais bien vite reportée au bon vieillard.

Leon Teden

DIEU ET PATRIE

C'est dans la Floride et la Virginie, c'est aussi au Canada qu'on peut aimer toute sa vie ce que l'on aime pour la première fois : l'innocence et la vertu.—RAYNAL.



On saurait décrire, quelle expression parviendrait à rendre nettement le sentiment d'émotion qui s'est emparé de nous, le jour de la Fête-Dieu, à Montréal !

Pauvre Français, retrouvant ici sa religion, l'amour de sa patrie et sa langue si inaltérablement conservées, qu'il en verse encore des larmes de joie et de bonheur.

Notre drapeau aux trois couleurs, fièrement déployé aux tourelles de Notre-Dame et flottant aux fenêtres de toutes les maisons, faisait revivre nos souvenirs d'enfance, nos douleurs passées, nos espérances futures.

Puis, cette procession de la Fête-Dieu à laquelle nous avons tous assisté dans la mère-patrie, ramenait en nous un regain de tendre et insouciant jeunesse.

Pourquoi faut-il qu'en certaines villes de France de tristes arrêtés suppriment ces manifestations qui gravent au cœur de tous ces deux sentiments intimes : *Dieu et Patrie* ?

Merci, Canadiens, de n'avoir pas dégénérés, d'avoir su et pu rester si Français. Mais un propos que nous avons entendu ici ces jours derniers, nous revient : *Les Français ne sont pas religieux* ! Si, par hasard, il vous a été donné d'en rencontrer, soyez persuadés qu'ils pêchent plutôt par laisser-aller, par légèreté que par conviction. La France a toujours été et demeure la fille aînée de l'Eglise comme ses enfants sont de fervents catholiques.

.

Un exemple entre mille :

C'était longtemps, bien longtemps même avant 1870, la procession de la Fête-Dieu traversait la petite ville de Saint-Pol, dont les rues étaient jonchées de feuillages et de fleurs, les maisons tendues de draps blancs ornés de roses. La musique du 65^e régiment de ligne mariait ses accords avec ceux de la musique municipale, tandis que les fidèles chantaient de pieux cantiques.

Lentement, le vénérable doyen gravit les marches d'un splendide reposoir, il contemple son troupeau recueilli — une ville entière à genoux — et il le bénit en levant dans ses mains tremblantes le Dieu des Armées, pendant que le canon tonne et que s'élève ce commandement militaire : *Garde à vous ! Portez armes ! Présentez armes ! Genou terre !*

Parmi les petits enfants qui, habillés en anges pour la circonstance, jetaient des fleurs au moment de la bénédiction, se trouvait notre héros, Martius Cavois.

Il était bien chétif et malingre, même un peu distrait le petit, et, ses fleurs jetées, il se retourna. Contemplant cette foule agenouillée devant ce digne prêtre qui élevait quelque chose d'étonnant comme le soleil, puis ce drapeau qui s'inclinait il se prit à penser : « Qu'est-ce que tout cela ? »

.

Plus tard, il le sut à l'école communale de M. Petitfils, on lui enseigna quels étaient ses devoirs de citoyen envers la patrie. On lui affirma, on lui prouva par maints exemples d'héroïsme que renferme l'histoire de France, que jamais on ne devait abandonner son drapeau, que celui qui commet une telle infamie est un lâche !..... un homme indigne de la vie.

On lui redit aussi : qu'en défendant ces trois couleurs il combattait pour sa ville natale, ses parents, ses amis, pour la France enfin, qui est notre seconde mère, et qu'il n'y a rien de plus naturel qu'un fils fasse le sacrifice de sa vie pour sauver sa mère.

Le vénérable prêtre qui le fit communier lui enseigna ce qu'était Dieu, ses commandements et ce qu'il devait faire pour bien remplir ses devoirs de chrétien..

Néanmoins, quelques années plus tard, lancé à travers la vie, soit par insouciance, légèreté ou dissipation, il lui sembla que toutes ces choses étaient loin, bien loin derrière lui, et qu'elles avaient disparu de son esprit comme un rêve.

.

Napoléon III, sentant crouler son trône, avait déclaré la guerre et s'était rendu... Bazaine venait de livrer Metz-la-Pucelle... Les mauvaises nouvelles se succédaient de jour en jour. La voix du devoir se fit entendre à Martius Cavois, qui s'engagea dans les chasseurs à pied.

Combien en aije vu de ces jeunes gens quitter la charrie pour venir, leur vénérable pasteur à leur tête—marchant au pas, près du tambour—répondre à l'appel de la Patrie en danger ! Combien peu sont revenus ! Combien dorment, couchés dans les vallons ignorés, qui comptaient reposer un jour à l'ombre du petit clocher !

Nos armées étaient formées à la hâte, à la volée, pour me servir d'une expression populaire. On manquait de tout, d'armes, de munitions, de vêtements et, pour combler la mesure, l'hiver devenait chaque jour de plus en plus rigoureux.

Il fallait lutter quand même, au moins sauver l'honneur !... Pourtant, nos soldats improvisés et indisciplinés se défendaient bravement et savaient noblement mourir ; mais, accablés par le flot germanique sans cesse grossissant, ils reculaient, mais pas à pas, défendant chaque ville, chaque village, chaque hameau jusqu'à la dernière cartouche.

L'armée du Nord battait donc en retraite, quand les Prussiens vinrent occuper Bapaume. Le général Faiderherbe les repousse, les bat, leur tue trois mille hommes, leur enlève deux drapeaux et les met en pleine déroute.

Au fort de l'action, un régiment de chasseurs, lancé à corps perdu à la bayonnette sur les Prussiens, se trouva tout à coup enveloppé. Il y eût, dans un petit vallon, une lutte héroïque : Trois fois les chasseurs fondirent sur l'ennemi, trois fois ils reculèrent, sans pouvoir entamer cette muraille humaine qui semait à chaque seconde la mort parmi leurs rangs. Enfin, un renfort parvint, la charge reprend plus vive, plus furieuse... une clameur inouïe, inénarrable sort des rangs broyés des Allemands, une trouée épouvantable, sanglante, s'y fait : la victoire est à nous !

Au milieu de la mêlée, Martius Cavois, apercevant quelques Allemands qui défendent leur étendard, se précipite, tombe sur eux comme la foudre, leur enlève le drapeau et le rapporte en chancelant.

.

Il est là, sur un matelas, dans une église transformée en ambulance, le plomb qu'il a dans la poitrine l'opresse de plus en plus. Et partout autour de lui des mourants râlent, des blessés se tordent de douleur et des imprécations s'élèvent de quelques bouches en diverses langues, maudissant la guerre et ceux qui la font.

.....Près de la mort, dit-on, l'homme revoit en quelques minutes sa vie passée. Martius se revoit lui aussi, petit... tout petit enfant ; à la procession ; à l'église le jour de sa première communion. le brassard blanc au bras ; plus tard !... ah ! oui plus tard, au bras de son Elise dans les belles allées de sapin du grand bois de Saint-Michel, se faisant mille serments. Enfin le départ, les recommandations de sa mère...

Oui, ils sont tous là ! personne ne manque : son père, sa mère, ses frères ! Il sont tous là ! Il va leur parler...

Non ! c'est un rêve, il faut mourir ; il faut mourir à vingt ans, à la fleur de la vie !... La balle qu'il a là, dans sa poitrine, lui pèse plus lourdement, elle l'étouffe !

Mais, qui est là ? C'est un prêtre qui lui parle de Dieu, de son amour, du dernier sacrifice qu'il a fait à la Patrie. Martius l'écoute avec pitié : il prie, il pardonne à celui qui l'a frappé !

Et pendant qu'un vieux sergent de Zouaves qui agonise répète en son délire : *Garde à vous ! ...tez armes ! ...entez armes !* le prêtre bénit une dernière fois Martius Cavois qui exhale son dernier soupir en murmurant :

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! Vive la France !

ARTHUR DE MORTEMART.

ÉTYMOLOGIE

ANVERS

ANVERS s'appelle en latin Antverpia, Handoverpia, Antorpia, Antverpha, Andoverpum, Antuerpia, — en flamand Antwerpen, — en allemand Antorff, — en espagnol Anvers et Ambérés. On

a donné plusieurs étymologies du mot Antwerpen. Cette ville est située à l'endroit où était autrefois un chantier, en flamand *werf*. Or, quelques étymologistes prétendent qu'on aurait dit *Borgt aen't werf*, bourg au chantier, ensuite par abréviation *aen't werf* seulement. Selon d'autres, le nom de cette ville vient du vieux mot flamand *Aenwerp*, qui veut dire alluvion, parce qu'elle fut bâtie sur un sol composé de terres rapportées. D'autres enfin, et ces derniers s'ils ne sont les plus véridiques sont du moins les plus nombreux, font venir Antwerpen de *hand* ou *hant* qui signifie *main* et de *werpen* qui veut dire *jeter*. Ils expliquent cette étymologie par l'aventure suivante :

Dans les premiers temps d'Anvers, disent-ils, un géant russe, à qui les plus exagérés donnent la moyenne taille de cent quarante pieds, se construisit un fort dans cette ville. Bientôt ses exactions et ses cruautés soulevèrent les paisibles bourgeois d'Anvers. Sept jeunes Anversois se dévouèrent alors et résolurent de tuer le géant. Sous le prétexte d'échanger des marchandises, ils s'approchèrent de lui et le criblèrent de balles. Le colosse tomba en poussant des hurlements horribles. Les sept braves saisissant cet instant, le rachevèrent, et l'un d'eux, un jeune romain nommé Salvius, lui coupa la main qu'il jeta dans l'Escaut, à la vue du peuple accouru. D'où l'étymologie *hand* ou *hant* (main) et *werpen* (jeter). L'euphonie a fait Anvers de Antwerpen.

HECTOR SERVADEC.

ERRATUM.—Dans l'étymologie du mot Améri- que, dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ, au lieu de la phrase commençant par "L'imprimeur lorrain proposa..... ; il faut lire "L'imprimeur lorrain proposa de donner le nom d'Amérique à la prétendue découverte d'Amérique Vespuce Christophe Colomb alors sur son lit de mort ne put refuter les dires d'Aylacomylus. Le nom d'Amérique fut adopté par les cosmographes, et son euphonie plaisant beaucoup à l'oreille, il fut bientôt admis pour désigner le nouveau continent."

LA FEMME CANADIENNE

Les épreuves du travail de M. Barthe, *La femme Canadienne*, n'étant pas arrivées à temps pour l'impression du journal, nous sommes forcés d'en retarder la publication au prochain numéro.



LES DEUX CHÉRUBINS

LE MANOIR DESCHAMBAULT



Les vieux manoirs du Canada, autour des murs mousseux et croulants desquels tant d'épisodes romanesques de l'histoire première du Canada se sont passés, disparaissent rapidement depuis l'abolition de la tenure seigneuriale. Et c'est pour que leur souvenir soit conservé que nous aimerions à voir un de nos historiens antiquaires écrire

Pierre est encore plus pâle ; malgré l'âpre bise qui fait grelotter les officiers sous leurs pelisses de fourrures, il lui semble qu'il est inondé de sueur.

Personne cependant ne s'aperçoit du trouble du canonnier. Il s'approche de la pièce, la pointe attentivement. Les officiers suivent l'effet du coup.

— Bien touché, dit le général, quand la fumée est dissipée. La baroque n'était pas solide ; il n'en reste plus que des ruines.

Une grosse larme perle aux yeux de Pierre. Le général s'en aperçoit.

Qu'est-ce qu'il a celui là ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.

— Pardon, mon général, répond Pierre, redevenu maître de lui-même ; c'était ma maison, tout ce que je possédais !

MAURICE SAYDE.

LA BEAUTÉ

Quoi consiste la beauté ? La beauté est-elle comme la vérité, absolue ? Peut-elle se concevoir d'après un type idéal unique ?

Non, la beauté est essentiellement relative aux temps, aux pays, aux races et même aux goûts individuels.

La beauté grecque n'est pas la beauté parisienne.

La beauté anglaise n'est pas la beauté italienne.

La beauté européenne n'est pas la beauté persane ou chinoise. Le Bouddha des Italiens n'a rien du Jupiter grec.

L'art antique diffère de l'art moderne

Dans l'art antique, la beauté résidait dans l'harmonie des proportions, la pureté de la ligne, la rondeur des modelés, la noblesse de la forme et des attitudes.

« Dans l'art moderne, la beauté consiste surtout dans la grâce, le sentiment, l'intelligence et dans l'intensité de la vie. »

Il y a en outre la beauté naturelle et la beauté acquise.

« Il est deux sortes de beauté, disait Mme de Girardin : celle que l'on reçoit, et celle que l'on prend. »

La beauté naturelle, c'est cet ensemble heureux de lignes, d'expression, qui sollicite, charme, captive le regard

Il n'est pas indispensable que cet ensemble soit harmonieux. Il est au contraire tel contraste, tel discours plus attrayant que l'harmonie trop complète, toujours un peu froide et monotone.

Telle femme avec des formes accomplies, les lignes les plus sculpturales, sera moins séduisante qu'une femme aux traits irréguliers et qui possède ce je ne sais quoi agaçant et attirant. Ainsi, la piquante brune aux yeux petits, mais étincelants, aux lèvres lippues, mais d'un incarnat violent, au nez retroussé, mais spirituel, aux cheveux drus et noirs plantés bas, ou la blondinette chiffonnée, de formes mignardes, que ses cheveux ébouriffés font ressembler à un King's Charles, excitent la curiosité.

La beauté acquise, c'est la beauté empruntée à l'art de se coiffer, de se vêtir et de réformer les méfaits de la nature. Cette beauté là, toute femme de goût peut l'acquérir. Je dirai plus : celle qui sait s'habiller, se gantier, se chausser, se meubler, qui a le goût des futilités et qui en a l'esprit, qui apporte dans sa tenue, ses gestes, sa manière de marcher, de parler, de tenir sa maison, un cachet de distinction et d'élégance, sera plutôt réputée jolie femme que telle autre, réellement belle, qui ne saurait pas encadrer sa beauté, la mettre de relief, qui négligerait sa mise, commettrait des fautes de goût, qui, en un mot, n'aurait pas conscience de son pouvoir et de sa valeur.

Donc, j'affirme que pour être belle, il suffit de le vouloir ; et toute femme qui connaît sa véritable mission, doit le vouloir.

Comtesse LAURIANNE.

Les Français ont, en général, le sentiment qu'ils vous témoignent, mais le sentiment s'en va comme il est venu. — J.-J. ROUSSEAU.

l'histoire des vieux manoirs canadiens dont la lecture serait si intéressante et si instructive. Nous donnons aujourd'hui aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ la vue du manoir Deschambault, qui est actuellement la propriété de M. Geo. M. Fairchild, jr., l'un de nos compatriotes établis aux Etats-Unis, qui nous fait le plus grand honneur, et l'un des fondateurs du Cercle Canadien à New-York.

Tous les ans, M. Fairchild vient passer quelques mois pendant l'été à Deschambault.

LE CERF-VOLANT

(FABLE)

Un cerf-volant tout droit montait.
Fier de s'élever dans l'espace.
Disant : — De m'élever jamais je ne me lasse,
Lâchez-moi du fil, s'il vous plaît ?
— Est-ce assez ? — Non ! Donnez... donnez sans plus attendre.
Je suis encore bien loin, bien loin du firmament ;
Mais j'y serai dans un moment.
— A tes vœux je ne puis me rendre.
Lui dit l'enfant qui le guidait.
J'ai fourni bout à bout le fil qui me restait ;
A me forcer la main, tu ne saurais prétendre.
Demain tu monteras plus haut si tu le peux ;
Commence aujourd'hui par descendre.

Du cerf-volant plissant aux cieux
L'exigence n'est pas nouvelle ;
Les geus sont tous ambitieux.
Dès qu'on leur lâche la ficelle.

J. POISLE-DESGRANGES.

L'OBUS

Dès du pont de Sèvres, sur la rive gauche de la Seine, s'élevait, noyée dans un massif de verdure, une coquette chaumière, dont les murs et la toiture disparaissaient sous l'enchevêtrement du lierre, de la clématite et du chèvre-feuille.

Dans le jardin, qu'ombrageaient de vieux châtaigniers, les pinsons, les bouvreuils se donnaient de joyeux rendez-vous, et leur gai babil charmait les hôtes de la maisonnette.

Les hôtes : Pierre Barlat, un brave et honnête ouvrier, dur à l'ouvrage, joyeux compagnon, ignorant le chemin du cabaret, ne cherchant d'autres jouissances que celles que lui procurait la vie de famille ; sa femme Jeanne, une robuste payanne, dont les grosses lèvres rouges s'ouvraient dans un franc sourire, sur des dents merveilleuses de blancheur. C'était plaisir de voir cette joyeuse mère soigner ses trois enfants, tout jeunes encore. Jamais un moment d'impatience, et, pourtant, c'était du mal, trois marmots à soigner, le linge et les vêtements à entretenir et tous les autres soins du ménage ! Tout cela se faisait en chantant, et, le soir, après le dîner, quand toute la marmaille dormait, il restait encore une bonne heure de flânerie, avec Pierre, dans le petit jardin.

Cette heure-là reposait des fatigues de la journée. On l'employait à faire des projets d'avenir. Trois enfants à élever, c'était une lourde charge ; mais l'ouvrage allait bien et ce n'était pas les forces et le courage qui manquaient. Dans quelques années, Pierre serait contremaître ; par conséquent, la paye serait plus forte. Les mioches seraient élevés ; pendant qu'ils iraient à l'école, Jeanne travaillerait de son état, repasseuse. On mettrait de l'argent de côté et l'on achèterait la bicoque. De fait, quand ils seraient vieux, où trouveraient-ils mieux pour se retirer et manger

leurs quatre sous ? Dame, on n'en aurait pas des "cents et des mille" ; mais les enfants feraient comme leurs parents, ils travailleraient et les vieux vivraient de leurs économies.

Rêves naïfs, grossièrement traduits, mais qui faisaient le bonheur de ces braves gens.

Les années passèrent ainsi et le rêve commençait à se réaliser. Pierre travaillait le dimanche ; il ne prenait plus de repos. Le propriétaire avait des prétentions très élevées ; mais ses prétentions n'avaient fait qu'accroître leur désir de posséder.

Ce serait dommage, disait Pierre, de quitter cette maison, à laquelle, chaque jour, il faisait quelque amélioration. Et le jardinet ! Tous ces arbres qu'il avait plantés, d'autres en recueilleraient les fruits ! Il leur semblait que c'était un vol.

On s'était donc mis d'accord avec le propriétaire. L'acte de vente fut signé un dimanche. Quand Pierre Barlat sortit de chez le notaire, son titre de propriété dans la poche de son veston, "le roi n'était pas son cousin", comme il le disait lui-même, pendant qu'un bon rire épanouissait sa figure.

Il avait été convenu tout d'abord que l'on fêterait l'acquisition par un joyeux dîner à l'auberge. Une friture de Seine, un lapin sauté et quelques bouteilles de vin de Suresnes, un vrai repas de Lucullus. Mais, quand Pierre se sentit "propriétaire", il n'y tint plus.

— Allons dîner chez nous, dit-il à sa femme.
Si vous aviez entendu l'intonnation qu'il donna à ces mots : "chez nous" !

Il avait pour cela, toutes sortes de bonnes raisons. La cuisine d'auberge ne valait rien ; c'étaient toujours les mêmes sauces, avec un affreux goût de graillon. On serait bien mieux à la maison, à l'ombre sous la charmille, la Seine à leurs pieds et, dans le fond, l'immense panorama de Paris, tout ensoleillé.

C'est au milieu de ce bonheur, dont sa vie lui paraissait remplie, que la guerre de 1870 vint surprendre Pierre Barlat.

C'est au fort du mont Valérien que nous le retrouvons. Pierre est canonnier. Il veille près de sa pièce, quand le général Noël, commandant le fort, s'approche, accompagné des officiers de son état-major. Le général s'appuie sur la pièce et, sa lorgnette en main, il dirige ses regards vers le pont de Sèvres.

— Canonnier, dit-il d'une voix brève, en se relevant.

— Mon général ? répond Pierre, en faisant le salut militaire.

— Tu vois d'ici le pont de Sèvres ?

— Très bien mon général.

— Cette bicoque, là-bas dans le bouquet d'arbres, sur la gauche ?

— Je la vois, dit Pierre qui pâlit.

— C'est un nid de Prussiens ; un obus là-dedans, mon brave.

UNE VISITE À CANTON (CHINE)

LES INSTRUMENTS DE SUPPLICE ET LA MANIÈRE DE S'EN SERVIR

Nous racontons ce qui suit d'après la relation de deux voyageurs anglais qui, après avoir tout vu ce qu'on voit à Canton, les temples et les pagodes, les manufactures de soie, les boutiques de jade et d'ivoire, les boucheries de chiens et les bureaux de prêteurs sur gages, ont eu la curiosité d'examiner les instruments de torture mis en œuvre par la justice locale.

Ils se sont procuré l'autorisation de pénétrer au musée des horreurs du tribunal suprême, et là ils ont passé en revue toute une collection de canques, ou colliers de misère, des bambous de différentes longueurs employés à la bastonnade, des rotins plus courts pour frapper à la surface les témoins infidèles. On leur a montré aussi les poucettes et les roues qui servent à faire entrer les condamnés dans la voie des aveux, comme on dit en jargon judiciaire; au rebours de nos habitudes occidentales, ce sont en effet les condamnés et non point les accusés qu'on met à la question dans l'Empire du Milieu. La loi exige qu'ils aient confessé leur crime avant d'être mis à la torture.

La place des exécutions est une petite cour quadrangulaire, longue de cent soixante pieds, large de cinquante, enclose de murs et voisine de la nouvelle cathédrale catholique. On y entre par une grande porte, et l'on est surpris de la voir bordée à l'intérieur d'une rangée de maisonnettes habitées par des portiers. Ces artisans se servent habituellement de la cour pour y mettre sécher au soleil les produits de leur industrie. Ils sont seulement tenus d'en débarrasser le sol quand une exécution va avoir lieu. En face de leurs maisonnettes s'élève un grand mur au pied duquel sont alignées de grosses jarres pour la plupart obturées avec de la terre.

Au moment où les visiteurs pénétrèrent dans la cour, sous la conduite de leur interprète chinois, trois hommes pauvrement vêtus s'y trouvaient assis à l'ombre, autour d'une petite table basse et occupés à jouer au *fan-tan*. L'un de ces hommes, un grand gaillard à physionomie bestiale, était le bourreau; les deux autres étaient ses aides. Un modeste présent propitiatoire eut bientôt décidé le bourreau à exhiber les instruments du supplice. Il alla donc chercher dans sa demeure un couteau à deux mains large et court, et un autre couteau plus petit.

Suit le récit de l'entrevue.

—C'est avec ce couteau que vous tranchez les têtes?... Mais où est votre billot?

—Je n'ai pas besoin de billot. Je mets les condamnés sur deux rangs, agenouillés et face à face, la tête inclinée, les uns vers les autres... Empoignant alors mon couteau à deux mains, comme ceci, *toc, toc*, je frappe à droite, à gauche, et les têtes tombent; exactement comme vous tranchez des épis de blé à coups de canne...

—Enlevez-vous toujours la tête d'un seul coup?

—Toujours.

—Et ce couteau, à quoi sert-il?

—Au *ling-chi*, ou supplice de la mort en détail. Dans ce cas, le condamné est lié sur cette croix que vous voyez là (une croix formée de deux poteaux grossièrement équarris), et nous commençons par lui couper les paupières, puis le nez, puis les lèvres, les muscles de l'épaule, et ainsi de suite, pour l'achever d'un coup au cœur. Le nombre des morceaux va de huit à cent vingt, selon la gravité du crime.

—Quels sont les crimes punis de *ling-chi*?

—Le parricide et l'assassinat ou la mutilation du mari par la femme.

—Quel est le plus grand nombre de condamnés que vous ayez exécutés en un seul jour?

—Vingt. C'est l'affaire de deux minutes.

Vous voyez cette tache noire, sur le sol?... C'est la trace laissée par la dernière exécution.

—Que fait-on des cadavres?

—Les familles ou les amis ont le droit de les enlever pour leur donner la sépulture. Nous ne gardons que les têtes, pour les déposer dans une de ces grandes jarres, au pied du mur. Elles y

restent à découvert aussi longtemps qu'il est possible d'en reconnaître l'identité: puis nous les couvrons de terre... Voulez-vous voir quelques têtes?...

—Non, merci.

Un des visiteurs donnant des signes non équivoques de malaise, son ami jugea prudent de mettre brusquement un terme à l'entrevue.

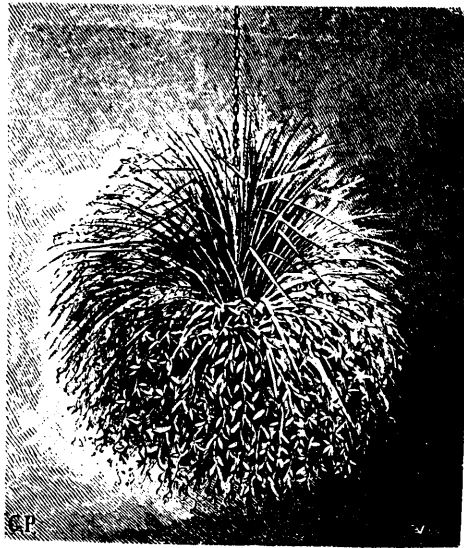
Ajoutons à ces détails que les bourreaux ne chôment guère en Chine, même dans des localités moins importantes que Canton. Ainsi, les journaux nous apprennent tout récemment que soixante et onze rebelles étaient décapités le même jour dans la préfecture de Chang-Chou, province de Kiang-Su. Ils appartenaient à une secte religieuse dissidente dont les adhérents sont au nombre de trois mille. D'après les papiers trouvés sur plusieurs d'entre eux, ils avaient fait le projet de prendre la petite ville de Chang-Chou au mois de juillet dernier. Après l'exécution de cette bande, dix-sept autres membres de la secte suspecte ont été faits prisonniers et décapités.

SCIENCE AMUSANTE

UN CURIEUX PETIT JARDIN D'APPARTEMENT

On peut obtenir soit un vase de verdure, soit une suspension dans une fenêtre, en procédant de la façon suivante:

On prend une éponge bon marché: plus elle est grosse, meilleure elle est pour cet usage. On la fait tremper dans l'eau chaude jusqu'à ce qu'elle soit complètement gonflée. Ensuite, on la presse dans les mains, de façon à l'égoutter à moitié; puis, dans les trous de l'éponge on introduit des graines de millet, de trèfle rouge, d'orge, de pourpier, de graminées, de lin, et, d'une manière générale, de toutes espèces de plantes germant facilement, et autant que possible des feuilles de colorations variées.



On place l'éponge ainsi préparée soit sur un vase, une coupe, ou bien on la pend dans l'embrasure d'une fenêtre où le soleil donne une partie du jour. Puis, tous les matins, pendant une semaine, on l'arrose en pluie légère sur toute la surface. Bientôt les graines, ainsi renfermées dans l'éponge, se gonflent, germent, et poussent de petites feuilles, et, en peu de temps l'on n'a plus qu'une boule de verdure présentant des variétés de couleurs, suivant les graines que l'on aura employées.

"LE MÉDAILLER DU CANADA"

M. le docteur Leroux, de Montréal, vient de publier sous ce titre un magnifique ouvrage illustré comprenant la description de tous les jetons et de toutes les médailles du Canada, depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à aujourd'hui.

L'ouvrage, qui a environ 400 pages, contient 1,536 gravures. C'est un travail précieux pour l'historien qui y puisera de curieux documents. Toute personne appelée à recevoir de l'argent—changeurs, banquiers, caissiers—pourra, en très peu de temps, collectionner quantité de pièces

rares actuellement en circulation. Et à cet effet elles consulteront avec profit le livre du Dr Leroux.

Le Médailleur du Canada, imprimé sur beau papier rose de 60 livres, cartonné en toile, avec titre doré, etc., ne coûte que \$5.

Ajoutons que l'ouvrage n'a été tiré qu'à cinq cents exemplaires. C'est assez dire que les amateurs devront faire diligence pour se procurer cet indispensable travail, dont l'édition sera bientôt épuisée.

QU'EST-CE QU'UN SACRIFICE

Un enfant dit un jour à sa mère:

—Maman, qu'est-ce qu'un sacrifice?

La mère lui répondit:

—Ce serait, par exemple, si, au lieu de dépenser en amusements un dollar que ta grand-maman t'a donné, tu l'employais, pour l'amour de Jésus et de Marie, à soulager un pauvre sans pain ou sans vêtement.

Le lendemain, l'enfant dit à sa mère:

—Aujourd'hui, je veux faire un sacrifice; je veux donner un dollar au petit malade chez lequel vous m'avez mené l'autre jour.

—C'est très bien, répondit la mère, le bon Dieu te bénira.

Au déjeuner, l'enfant met de côté le gâteau de son dessert.

—Tu n'as plus faim, lui dit sa mère.

—Je garde mon gâteau pour le pauvre, répondit-il.

—Mange celui-là; nous t'en donnerons un autre pour le pauvre.

—Oh! non, répondit l'enfant, ce ne serait pas la même chose.

—Comment cela?

—Ce ne serait plus un sacrifice.

Belle leçon de mère et belle leçon d'enfant.

Deux modèles à suivre.

CONNAISSANCES UTILES

La migraine.—Dès que l'on sent les avant-coureurs de la migraine, on peut la conjurer en s'appliquant sur les tempes des ronds de citron imbibés d'éther ou bien encore boire une infusion de thé bouillant dans lequel on aura extrait le jus d'un citron. L'un et l'autre peuvent se faire simultanément.

Moyen d'avoir toujours de l'eau presque glacée en quelques minutes.—Il suffit pour cela d'entourer d'un épais torchon imbibé d'eau une carafe pleine de liquide; cela fait, on soumet la carafe, ainsi enveloppée, à l'action des rayons solaires, et après quelques instants, on a de l'eau presque glacée. Comme on le voit, c'est un moyen aussi simple qu'économique.

Le cauchemar.—Le cauchemar provient souvent d'une digestion mauvaise, laquelle détermine une accumulation de sang au cœur. Si vous êtes sujet au cauchemar, que votre repas du soir ne se compose que d'aliments légers; faites votre premier somme dans votre fauteuil en étendant les jambes sur un tabouret. Il faut avoir bien soin de tenir la tête suffisamment élevée pendant le sommeil.

Beignets de riz en galette.—Lavez et faites blanchir un demi-livre de riz, et faites-le crever dans du lait. Quand il sera parfaitement crevé, vous le travaillerez avec une cuiller en bois, jusqu'à ce que le riz soit parfaitement écrasé, réduit en pâte épaisse et bien unie. Alors, ajoutez-y quatre jaunes d'œufs frais, deux onces de beurre frais, deux cuillerées de farine et de l'eau de fleur d'oranger. Battez les blancs en neige et incorporez-les dans la pâte. Mettez sur une poêle plate très chaude un peu de beurre, et laissez tomber dessus quelques petites cuillerées de pâte; faites dorer et retournez, dressez sur un plat vos galettes, saupoudrez-les de sucre et servez-les très chaudes.

LA MODE PRATIQUE

LE DEUIL.—LES GANTS.

Le deuil.—Pour répondre aux lettres dans lesquelles on me questionne à ce sujet, je dirai que pour l'usage rigoureux, il y a des règles absolues que l'on indique à chaque cliente dans le premier magasin spécial venu. Mais les convenances de position, les exigences de la vie active obligent souvent à en modifier la sévérité. — Il est évident qu'une domestique en service trouvera fréquemment des maîtres qui ne toléreront pas le bonnet noir.

La robe à traîne, le chape, le voile long et épais sont souvent impossibles pour les personnes occupées, et surtout celles qui ont besoin d'agir par les temps très chauds. Aussi, dans nos villes, où la vie est toujours fiévreuse, même pour le rentier, a-t-on modifié grandement les obligations du deuil.

La robe ronde, la confection sont admises, en toutes étoffes mates garnies de crêpe. Le voile long est attaché au chapeau, tombant derrière : on met une voilette sur le visage, ourlée largement de crêpe. Rien de plus n'est obligatoire.

Le blanc est deuil, grand deuil même, non seulement pour les enfants, mais pour les grandes personnes. Dans le monde, les familles les plus scrupuleuses se le permettent durant l'été ou en toilette de cérémonie.—Le chapeau, les gants, les accessoires peuvent et doivent même être noirs.—Les enfants au-dessous de sept ans sont dispensés du crêpe.

Les gants.—Le gant noir est admis, même long, si l'on n'est pas en deuil, et jusqu'avec la robe de bal lorsqu'on est habillé de noir ou de rouge. Le Suède se met absolument avec tout ; on le considère même comme très élégant. On le préfère même au chevreau blanc avec les toilettes blanches.—Les peaux en nuances de fantaisie sont affaire de goût.—La forme mousquetaire est très de mode. Cependant, il y a une tendance marquée à revenir aux boutons, surtout pour le gris perle broché de noir très joli et très bien porté avec les robes noires.

COUSINE JEANNE.

SAMEDI LE 15 JUIN

À cette date, une des plus belles excursions, sinon la plus belle, doit avoir lieu à l'ancienne capitale, Québec. Le vapeur *Canada* laissera son quai vers les 7 heures et demie et sera de retour lundi de bonne heure. Notre populaire corps de musique "la Cité" donnera un beau concert à bord. Nous recommandons chaudement cette excursion aux familles, car nous savons que l'ordre et le maintien qui régneront à bord seront parfaits. Aucune personne suspecte ne sera admise, des constables spéciaux y feront bonne garde. Les organisateurs de ce voyage sont assez connus ; il est donc inutile d'ajouter que les promesses faites seront tenues. Du reste, chacun peut juger par les dernières excursions qu'ont entrepris ces messieurs.

Pour couronner leurs efforts, soyons au bateau samedi.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comtés des États-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en posséderait la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et

ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et n'y réussira pas à faire \$100 AU DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le faisons pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de le pour frais de poste. Envoyez de suite et retenez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Avis aux commerçants et à la bourgeoisie

Importez vos vins vous-mêmes (4 et 6 mois de crédit)

La maison MALVEZIN & Cie., de Bordeaux (France), offre à des prix exceptionnels les vins des meilleurs crus du Médoc, dont la pureté aussi bien que l'origine sont garantis.

VINS.—Vins rouges ou blancs depuis \$1 le gallon (en fûts de 12,25 ou 50 gallons).

CHATEAU PICOURNEAU recommande aux amateurs pour son délicieux bouquet, son parfum délicat (8 médailles d'or aux diverses expositions européennes) depuis 1.50 le gal., suivant âge, ou en caisses de 12.

GRANDS CRUS DU MÉDOC (vins très vieux), dont l'usage est recommandé aux personnes faibles ou malades, depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

BOURGOGNES si renommés du Clos des Moines (monopole de la maison Malvezin), depuis \$1.75 le gal. ou en caisse.

ALICANTE, PORTO, XÈRES, MALAGA, Madère, Muscat, Marsala, Pajorette, Tockey, Malvoisie, en petits fûts d'origine, de 5 à 7 gal. depuis \$2,50 le gal.—Les célèbres Champagnes don Juan et Crème de Rose du Château de Pékin, marque III, E. Mercier, (Epernay) marque préférée par toute l'aristocratie française, de la Grande-Bretagne et des Indes, depuis \$12 la caisse.

SPIRITUEUX.—Rhum blanc de Java en cruchon d'un 1/2 gallon, Cognacs et fin Champagne, depuis \$3,25 le gallon en petits fûts ou bouteilles.

FONTAINE RICHELIEU. — Magnifique fontaine en porcelaine décorée, sortant des usines de la maison Vieillard & Cie. de Paris. Splendide ornement pour bar, salle à manger, etc. La fontaine contenant vingt litres de vins d'Espagne, rhum ou tout autre liqueur au choix, 16 dollars.

Ordres respectueusement sollicités, promptement exécutés et échantillons envoyés sur demande.

A. BERLIN,

AGENT GENERAL POUR LE CANADA

243, RUE ST-ANTOINE



M. RACICOT, tient à faire savoir au public que la seule place où l'on peut se procurer ses véritables remèdes sauvages composés d'herbes, est au No 1434, rue Notre-Dame. Vous reconnaîtrez la place par l'enseigne du sauvage. Il n'y a qu'un seul J. E. P. Racicot à Montréal, et si quelqu'un vient vous dire qu'il est ailleurs que sur la rue Notre-Dame, méfiez-vous, soyez sur vos gardes, car ce sont des imposteurs qui veulent votre argent en se servant de ce nom si célèbre à Montréal et dans tout le Canada. Personne n'ignore que J. E. P. Racicot de la rue Notre-Dame à des remèdes sauvages pouvant guérir toutes les maladies indistinctement et que les maladies vénériennes sont traitées d'une manière spéciale, et radicalement guéries en peu de jours. Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

A ceux qui prennent Maison



Services de Table à..... \$2.75
Nouvelles Lampes à Suspension à..... 2.50
Services de Chambre à..... 2.70

— CHEZ —

L. DENEAU

Magasin Central de Porcelaine

No 2023, rue Notre-Dame

Communication téléphonique 273—A 3 portes du Carré Chaboillez

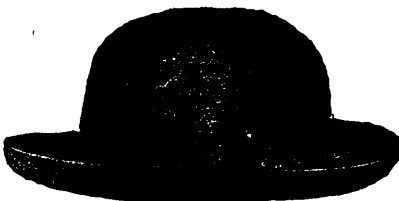
ÉTABLI EN 1852

LORGE & CIE



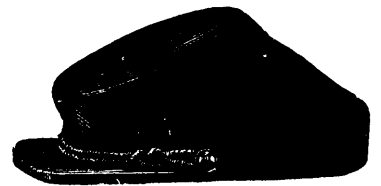
Assortiment extraordinaire de chapeaux chez

LORGE & CIE.,



Chapeaux en feutre dur et mou depuis 75c à \$3 chez

LORGE & CIE



COIFFURES de TOUT GENRE

SPÉCIALITÉ,

Coiffures pour Musiciens

On ne charge pas extra pour faire les chapeaux de Soie et Pull Over chez

LORGE & Cie

21, RUE SAINT-LAURENT

Paine's Celery Compound

— POUR LES —
Personnes Nerveuses, Débiles et Agées.

GUÉRIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerveux, la névralgie, les maladies nerveuses, d'estomac et de foie, et toutes les affections des reins.

TONIQUE POUR LES NERFS.

GEORGE W. BOUTON, STAMFORD, CONN., dit :
"Depuis deux ans, je souffrais d'une débilité nerveuse et je remercie Dieu et l'inventeur du grand PAINE'S CELERY COMPOUND qui m'a guéri. C'est un remède d'une grande valeur. Puisse-t-il exister toujours. Chacun peut m'écrire pour des renseignements."

UN ALTERATIF.

ALONZO ABBOTT, WINDSOR, VT., dit :
"Je crois que PAINE'S CELERY COMPOUND m'a sauvé la vie. Je souffrais d'une humeur interne. Avant de prendre ce remède, j'étais couvert d'une éruption de la tête aux pieds. Elle disparut rapidement et je suis cinq cents fois mieux qu'auparavant."

UN LAXATIF.

A. C. BEAN, WHITE RIVER JUNCTION, VT., dit :
"Depuis deux ans, je souffrais beaucoup de maladies des reins et du foie, accompagnées de dyspepsie et de constipation. Avant de commencer à prendre du CELERY COMPOUND, tout me troublait. Maintenant rien ne me trouble."

UN DIURETIQUE.

GEORGE ABBOTT, SIOUX CITY, IOWA., dit :
"Je me suis servi du PAINE'S CELERY COMPOUND et il m'a fait plus de bien pour les reins et le dos, que toutes les autres médecines que j'ai jamais prises."
Des centaines de témoignages ont été reçus de personnes qui se sont servies de ce remède avec des effets remarquables. Écrivez pour circulaires.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens.

WELLS, RICHARDSON & Co., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le VINGTIÈME jour de JUIN prochain, à UNE heure P.M.

Par ordre du Bureau.
(Signé) A. de MARTIGNY.
Caissier.

Illustrated Days' Doings, journal anglais publié à New-York, contenant 16 pages, dont 12 de gravures à sensation, de sport et de théâtre. Ce journal est envoyé à n'importe quelle adresse pendant 13 semaines pour \$1. Richard K. Fox, éditeur-propriétaire, Franklin square, New-York.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 392.—ENIGME

La jeune fille soupire
Après le jour,
Où notre amour
Nous mettant sous son empire,
Par l'hymen elle peut porter
Toute sa vie,
Ce qu'elle envie :
Un titre très convoité.

Dans certains jeux, je figure
Avec succès ;
Le joueur sait
Qu'il peut compter sur ma figure.
Parfois risquant tout son avoir,
D'un coup de maître,
Il ose mettre
En moi tout son espoir.

No 393.—QUESTIONS... DE BOTANIQUE

Quelles sont, dans tout l'univers, la plante la plus utile et la fleur la plus agréable ?

SOLUTIONS :

No 389.—*La patience est un trésor.*
No 390.—Les mots sont : Livre et Levre.
No 391.—Le mot est : Bouteille.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Camille Harnut
Mlle N. Ducharme, Chs Vézina, Gabriel Dumoulin, Mlle C. Granger, Montréal : Alfred Gravel, Lévis ; F. Dupuis, Sorel ; A. Auger, Québec ; H. Bergevin, Lachine.

Banque Ville-Marie

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,
U. GARAND
Cassier.

Montréal, 24 avril 1888.

Certificat quant à l'efficacité de l'Eau de St-Léon

La lettre suivante s'explique par elle-même
Chers Messieurs,
Depuis trois ans j'ai souffert de la terrible maladie appelée la dyspepsie, et j'en ai tellement souffert qu'il m'était presque impossible de prendre la nourriture et surtout de la viande. Ayant entendu parler des différentes guérisons causées par l'Eau de St-Léon, j'ai commencé à en faire usage régulièrement en en prenant deux ou trois verres par jour après les repas, et maintenant je mange ce qui me plaît et jouis d'une parfaite santé que j'attribue à l'Eau de St-Léon qui est la plus merveilleuse de toutes les eaux minérales. Je conseille à tous ceux qui souffrent d'aucune maladie de se servir de l'Eau de St-Léon et je suis certain qu'ils seront guéris.

LOUIS LAROSE

Maitre masson, 32 rue Artillery, Québec.

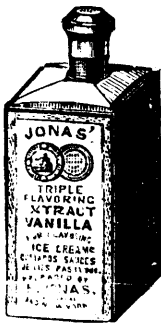
LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :
Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes,
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10—RUE DE BRÉSOLES—10

(BÂTIMENTS DES SOEURS) MONTREAL

VICTOR ROY,
ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

1888



Une Nourriture Concentrée

Est donnée par

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Voitures d'Enfants!!

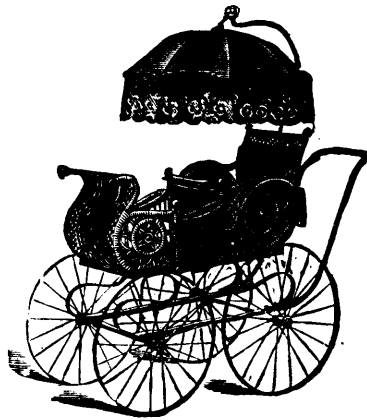
Le plus grand choix de voitures d'enfants

DEPUIS \$10 JUSQU'A \$50

CHEZ

Wm. KING & Cie.

652—RUE CRAIG—652



SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2161, rue Notre-Dame, Montréal

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2 cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino, 25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 20 JUIN PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

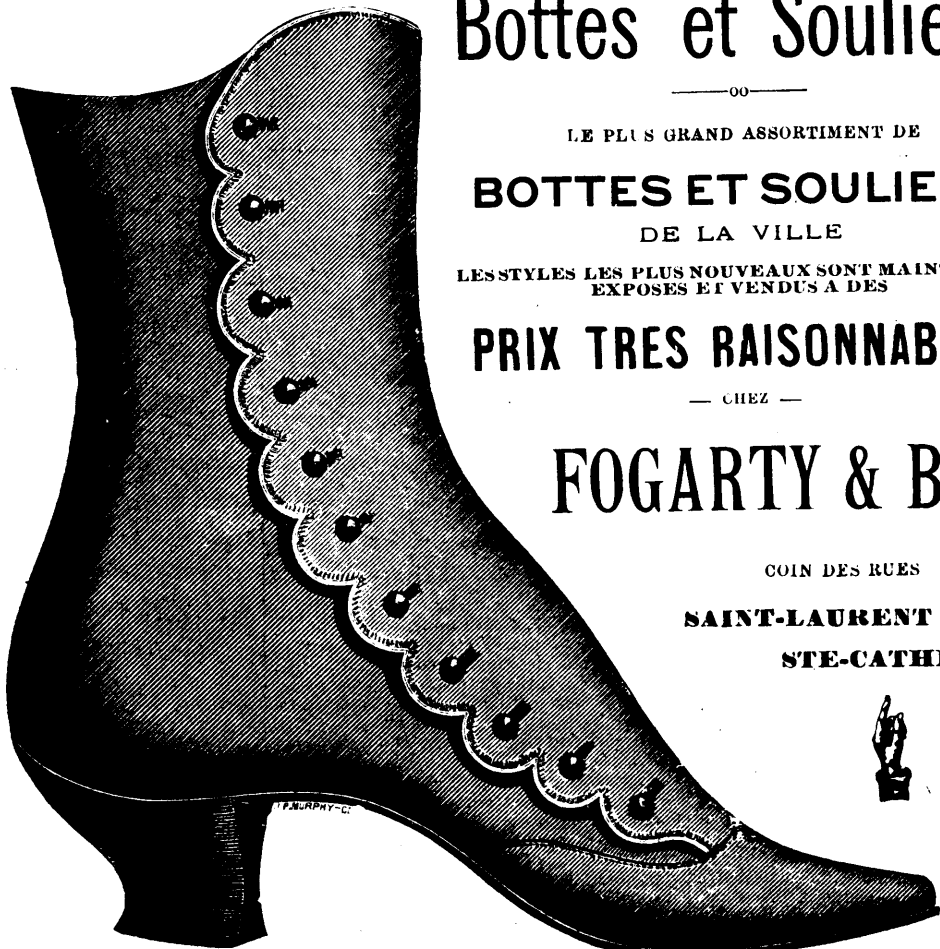
Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. F. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK.

Les Chaussures en Kid à \$1.00



Bottes et Souliers.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BOTTES ET SOULIERS

DE LA VILLE

LES STYLES LES PLUS NOUVEAUX SONT MAINTENANT EXPOSÉS ET VENDUS À DES

PRIX TRÈS RAISONNABLES

— CHEZ —

FOGARTY & BRO.

COIN DES RUES

SAINT-LAURENT ET
STE-CATHERINE

Les Chaussures en Kid à \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 juin 1888

L'EXPIATION

PREMIÈRE PARTIE

IV.—L'ÉVASION.

L fit un nouvel effort, et appuyant ses deux mains sur le sol, il se souleva à demi.

La rigidité de ses membres augmentait. Il tâcha de ramener la circulation du sang en se frictionnant. Il ne réussit qu'à rouvrir sa blessure, mal cicatrisée, sous les caillots figés.

—Je ne puis rester ici, dit-il. L'immobilité me tuerait.

Il s'était assis sur son séant. Un instant après : se cramponnant à l'arbre, il se leva.

A ce moment il entendit, tout près de lui, sous ses pieds le galop de deux chevaux.

Dans le parc, les trois hommes avaient inutilement poursuivi leur investigation. Arrivés près de l'endroit où venait d'avoir lieu l'escalade, ils avaient découvert le pieu. La conclusion était facile et les éraflures du crépi, les deux talons enfoncés dans la terre donnaient la certitude de l'évasion.

—Il ne peut être loin, avait dit le comte en exhalant sa colère. Vous deux, partez à cheval. Vingt duros à chacun de vous, si vous le ramenez mort ou vivant.

En achevant ces paroles, don Alexandre avait d'un pas lent regagné le château. Il se dirigea vers la chambre de la malade ; à peine y fut-il entré qu'il tressaillit.

Térésa gisait inanimée, le corps à demi penché hors du lit, les bras pendants, les épaules nues.

Le comte eut peur.

L'insupportable poids du remords commençait à peser sur lui. Après un long silence, il s'approcha de l'alcôve, et souleva une des mains de la duchesse. Cette main était inerte, glacée.

Il s'inclina et constata que les yeux étaient fixes, la bouche sans souffle, le cœur sans battement.

—Morte ! dit-il avec un accent intraduisible

Il demeura long temps plongé dans ses pensées. Tout à coup, il éprouva un frissonnement.

—Maudite soit la fatalité ! rugit-il. Au moment où j'arrivais au but, tout m'échappe. Le docteur emporte mon secret. Et l'autre... ?

Il se replongea dans ses réflexions. Machinalement sa vue tomba de nouveau sur le cadavre. Pris d'un reste de pitié, il le recoucha dans le lit. Puis, d'un pas ferme, il regagna la porte.

En passant devant les flambeaux, il fut ébloui par l'éclat de la lumière. Il leva instinctivement les yeux sur le Christ et pâlit.

Quelques minutes après le départ du comte, la petite porte dérobée sous la tapisserie grinça faiblement sur ses gonds rouillés. Un homme se glissa furtivement dans la pièce. Le rayonnement des cierges éclaira ses traits. Il pouvait

avoir une trentaine d'années, mais sa physionomie était grave et triste. Son visage avait une expression d'anxiété. Il déposa sur un siège son chapeau de feutre et son manteau de drap couverts de poussière. Un moment il prêta l'oreille, et, sûr d'être seul, il s'avança doucement vers le lit et embrassa la duchesse. Tout à coup il s'écria avec un geste de terreur :

—Les misérables !

Puis il retomba dans un morne silence. De temps à autre un sanglot s'échappait de sa poitrine. Ses genoux tremblaient en se choquant. Il sentit derrière lui un fauteuil et s'y laissa tomber comme écrasé, en comprimant violemment sa tête entre ses mains.

Un moment après, il se releva avec un geste d'effarement et marcha inconsciemment dans la chambre.

—Térésa s'écria-t-il en embrassant d'un nouveau regard d'épouvante les traits de la morte, Dieu ne m'a pas permis de recueillir ton dernier soupir, mais il m'impose le devoir de châtier les

morceau de toile sur sa poitrine et, s'inclinant avec respect sur le cadavre, il pressa ardemment ses lèvres sur le front de la duchesse. Le bruit des pas devenait plus distinct. Il jeta un regard d'adieu à la morte et se dirigea vers le mur.

—Pauvre Térésa ! sanglota-t-il.

Le grincement d'une clef dans la serrure de la porte d'entrée le fit tressaillir. Il saisit son chapeau et son manteau et se recula au fond du passage secret.

Le jour se levait. Le voile épais qui couvrait la bourgade éparpillée au pied du château de Balboa se dissipait peu à peu. La vallée s'emplissait des bourdonnements qui préludent au réveil de la nature. Le ciel était toujours gris et il était manifeste que les nuages, quoique chassés par le vent, n'allaient pas tarder à se résourdre de nouveau en pluie. De nombreuses ravines sillonnaient la hauteur.

Michel Herbin suivait courageusement sa route. Sa confiance s'affermissait en voyant les objets

qui l'environnaient prendre des contours plus distincts. Il était parvenu à une courbe où les branches des arbres entrelacées faisaient comme une voûte. Un tronc était couché au travers du chemin. Il s'y assit, et, appuyant sa main sur sa poitrine, il s'assura qu'il n'avait pas perdu les papiers de la duchesse.

Le docteur succombait à la fatigue. Cependant il ne voulut pas prendre un long repos. Bien que les rayons de l'aurore fussent encore douteux, le murmure des eaux battant à coups cadencés lui révélait la proximité de la rivière. Au bout de quelques instants, il se dirigea de ce côté.

Bientôt il arriva au bord de la Bidassoa. Urrugne était sur l'autre rive. Le docteur chercha le pont qu'il avait passé. Il ne le vit point. La rivière n'était pas très profonde, mais la force du courant avait cessé de la rendre guéable. Il longea la rive, espérant trouver un passage plus loin.

Tout à coup, derrière une petite éminence formée par le terrain, il vit s'élever en spirale une colonne de fumée. C'était une preuve qu'il y avait là une habitation. Il pressa le pas ; mais presque aussitôt après, il s'arrêta. A cent mètres de lui, sur la gauche, il venait d'apercevoir une de ces cabanes coniques que les bergers espagnols construisent avec des ramaux secs, des souches, de l'osier et de la glaise. Il marcha dans cette direction.

Arrivé près de la cabane le docteur appela : personne ne lui répondit. Il éleva la voix : même silence. Alors il entra.

La fumée, ne trouvant pas assez vite son issue par la cheminée, l'enveloppa.

Au milieu de la cabane, deux bâtons en croix, fichés en terre, soutenaient une chafne à laquelle pendait un chaudron d'où s'échappaient des nuages de vapeur. Peu à peu le docteur s'accoutuma à cette atmosphère asphyxiante, et finit par distinguer sur un tas de foin un homme endormi.

—Holà ! cria-t-il.

L'homme, couché sur le dos, se secoua paresseusement et se retourna d'une pièce. Puis, se frottant les yeux, bâillant, s'étirant, il regarda curieusement celui qui troublait son repos.

—Excusez-moi dit docteur, j'ai perdu mon



Les meubles en désordre, les sièges renversés témoignent d'une lutte.—(Voir page 8, col. 3)

bourreaux. Par ce que j'ai de plus sacré, par le salut de ma fille et le mien, je te vengerai !

Un coup de vent l'arracha soudainement à l'abîme de tristesse où il s'envelissait. Une rafale montée par la porte secrète avait renversé un des flambeaux. Il alla de ce côté et se baissa pour ramasser le cierge qui s'était brisé. Sa main rencontra un morceau de toile. Il le prit et demeura longtemps à le regarder en silence. Une puissance inéluctable clouait ses yeux sur ce fragment de tissu qui tremblait entre ses doigts. Instinctivement un cri partit de ses lèvres :

—Claudie ! ma fille !

Il ne put en dire davantage : sa douleur l'anéantissait.

Longtemps il laissa déborder les pensées confuses où s'égarait son cerveau. Un bruit de pas éloigné le rappela bientôt à la réalité. Il serra le

chemin ; je voudrais passer la rivière. Pouvez-vous me dire où est le gué ?

L'homme s'était assis sur son séant.

—Le gué ? répéta-t-il avec un nouveau bâillement. Il n'y en a pas ici...

—Où est le plus proche ?

—Derrière le château.

—Quel château ?

—Vous n'êtes pas de ce pays, répondit-il, sans cela vous sauriez qu'il n'y a ici qu'un château : celui des ducs de Balboa.

—Combien de temps faut-il pour arriver à ce gué ? questionna Michel avec anxiété.

—Une heure.

—Et peut-on le passer sans difficulté ?

—Non, à moins de se servir du chaland.

—De quel chaland ?

—De celui qui s'y trouve toujours amarré ; mais le batelier qui est au service du château, ne reçoit d'ordres que du comte.

Le docteur eut un mouvement de dépit.

Le berger continuait de l'examiner attentivement.

—Il me semble que je vous ai déjà vu, dit-il enfin. Venez vous de chez nos maîtres ?

—Vos maîtres, qui sont-ils ?

Le berger eut un éclat de rire.

—Et qui voulez-vous qu'ils soient ? fit-il en se levant. Toute la contrée appartient au château.

Michel Herbin eut un mouvement de frayeur.

—Vous êtes le berger du château ? demanda-t-il.

—C'est-à-dire l'un des bergers. Nous sommes sept qui passons la nuit dans cette cabane alternativement, car nous avons à garder trois mille moutons et brebis. Mais, encore une fois, je vous ai déjà vu.

Michel se tut. L'homme fouillait ses souvenirs.

Je vous ai vu, répéta-t-il, j'en suis sûr... Où donc ?

Le docteur restait muet. Tout à coup l'homme se frappa le front.

—Ah ! je me souviens, s'exclama-t-il. C'est à Urrugne. Vous êtes le docteur Herbin... Que faites-vous ici, dans ces fondrières, à cette heure ? Vous paraissez trempé jusqu'aux moelles. Séchez donc vos vêtements, docteur, et, en attendant, je vous offrirai le peu que nous possédons dans cette cabane. N'êtes-vous pas le père des pauvres ?

Ces dernières paroles rassurèrent le docteur. Pourtant il lui restait un doute.

—Urrugne est assez éloigné de cet endroit, dit-il avec indifférence. Comment se fait-il que vous me connaissiez ?

—Tout le pays vous connaît, docteur. Quant à moi, comment pourrai-je vous oublier ? Ma fille était aveugle ; elle ne voyait plus le bout de ses doigts. On disait qu'elle avait la cataracte, je crois. Je l'ai menée à Urrugne ; vous l'avez guérie.

—En effet, je me rappelle cela.

L'homme se hasarda à répéter la question qu'il avait déjà faite.

—Vous venez du château ?

Michel eut un moment d'hésitation ; mais se ravisant, il répondit affirmativement.

—Vous avez été appelé pour la duchesse ? continua le berger.

Il eut une pause ; puis, se laissant aller à l'expansion :

—Et peut-être par elle, reprit-il. Pauvre femme ! Quand elle ne sera plus, nous aurons perdu notre Providence.

Une larme roula dans ses yeux.

—Reste-t-il quelque espoir, docteur ?

—Aucun.

—Mais alors pourquoi n'avez-vous point passé la nuit au château ?

—Parce que... j'avais... un autre malade à voir : le voiturier Antoine du château d'Urtubie.

—Celui qui s'est jeté à la tête du cheval emporté, il y a trois jours, et a sauvé deux personnes qui allaient rouler dans un précipice ? Le roulier Domingo qui fait le service entre les deux frontières est passé par ici cette nuit et nous a appris qu'Antoine est mort.

—Pauvre homme ; il avait eu la poitrine écrasée sous les pieds du cheval.

—Mais comment avez-vous perdu votre chemin, docteur ? Pourquoi le comte ne vous a-t-il pas fait reconduire ?

—J'ai voulu partir seul. J'avais hâte d'arriver à Urtubie et de là chez moi.

—Vous ne pouvez passer l'eau sans retourner au château.

—C'est impossible.

Le ton du docteur en prononçant ces mots était si étrange, mais si résolu, que le berger eut un soubressaut.

Michel Herbin comprit qu'il ne lui restait plus qu'à se trahir.

—J'ai sauvé votre fille, brave homme, dit-il ; à votre tour, rendez-moi un service. La duchesse m'a fait appeler en secret. Au nom de celle à qui vous devez tant de bienfaits, aidez-moi à rentrer sur-le-champ à Urrugne.

Le docteur allait achever lorsque le galop d'un cheval l'interrompit. Le berger ne put réprimer un geste d'effroi.

Cachez-vous là, dit-il vivement en montrant le tas de foin, et ayez confiance en moi.

Michel obéit. Presque aussitôt après un homme parut à l'entrée de la cabane.

—Hé ! Mauricio ! cria-t-il, attise ton feu, je suis glacé.

Il attacha son cheval au montant de la porte et entra.

—Il faudrait étrangler au berceau ceux qui naissent pauvres, gronda-t-il. Obliger un chrétien à courir la campagne en pleine nuit, en plein vent, et l'exposer à se casser le cou !

—Tu es de mauvaise humeur, Thomas, dit le berger, pendant qu'il poussait un fagot sous le chaudron.

—On le serait à moins.

—Qu'est-il donc arrivé au château ?

—Un malheur.

—Quel malheur ?

—La duchesse est morte.

—C'est plus qu'un malheur, c'est une catastrophe.

—Qui ne me touchera point, fort heureusement.

—Pourquoi ?

—Je suis au service du duc Alexandre.

—Du comte...

—Non, du duc. N'est-ce pas lui qui hérite des biens et du titre ?

—En effet ; mais pourquoi te faire sortir par cette tempête ?

—J'ai un ordre à transmettre au batelier du gué.

—Aller à cheval jusque-là me semble bien dangereux. Les chemins sont pleins de ravins.

—Tu as raison. Restes-tu ici jusqu'à ce soir ?

—Jusqu'à demain soir.

—Tant mieux. Je te laisse la bête, mais prends-en bien soin. C'est le *careto*. Il n'y a que lui dans notre écurie qui ait le chanfrein blanc. S'il lui arrivait un accident, je mourrais sous les coups de bâton. Don Alexandre ne pardonne pas les négligences, tu le sais.

—Sans doute. Mais pourquoi t'a-t-il confié le *careto* ? Tu n'es pas si bon cavalier que je sache.

—C'est vrai, mais j'ai pris le premier cheval qui m'est tombé sous la main. Il y avait à faire diligence. Pablo monte la jument alezane. Ce sont les deux meilleures bêtes du duc. Il n'a pas fait d'objection, car il était pressé de nous faire partir.

—Pourquoi donc ?

—Nous poursuivons un homme qui s'est évadé du château cette nuit. Nous avons ordre de l'y ramener mort ou vivant. Il y a vingt duros de récompense. Si je ne suis pas de retour ici avant le soir, saute sur le dos de *careto* : il te conduira de lui-même au château.

—C'est entendu.

—As-tu du vin ?

—Oui, dans cette outre.

—Je la prends.

Tomas fit mine d'enjamber le tas de foin pour saisir la peau de bouc accrochée de l'autre côté au mur.

Mauricio le retint avec un geste d'épouvante.

—Attends que je te serve.

En décrochant l'outré lui-même, le berger remplit un verre et le tendit en tremblant à Tomas, qui le vida d'un trait, fit glisser la bandoulière de sa carabine, s'assura que l'arme était bien chargée, la remit en place et sortit en sifflant.

A peine fut-il sorti que Mauricio remua le foin.

—Dieu vous protège, docteur dit-il, en aidant Michel Herbin à se relever et à s'épousseter. Vous n'avez plus une minute à perdre. Partez, suivez le chemin que vous trouverez à gauche. Tout au bout, vous verrez la Bidassoa et vous la passerez.

—Comment ?

—N'avez-vous pas le cheval que voilà ?

—Je ne vous comprends pas.

—Le *careto* a traversé la Bidassoa cent fois à la nage.

—Mais si je l'emmène, comment la rendrez-vous à Tomas ?

—Ne vous inquiétez pas de cela ; quand vous serez de l'autre côté de l'eau, enfiler un sentier qui aboutit à la route de Saint-Jean-de-Luz. Une fois là, vous retrouverez facilement le chemin d'Urrugne.

—Et que ferai-je du cheval ?

—Quand vous n'en aurez plus besoin, jetez-lui la bride sur le dos. Tournez la dans la direction du château. Donnez-lui une bonne claque sur la croupe. Il filera comme une flèche. Ne vous occupez pas de lui. Il sait son chemin mieux que vous et moi.

—Je n'oublierai pas votre dévouement.

—Vous ne me devez aucun remerciement, docteur. Hâtez-vous seulement ; Tomas pourrait se raviser et revenir sur ses pas. Mais je réfléchis que je ferai mieux de vous accompagner.

Ils sortirent et marchèrent à pied-côte à côte, le berger menant derrière lui la monture par la bride. Quand ils eurent atteint la Bidassoa :

—Vite à cheval maintenant, dit Mauricio.

Une fois le docteur en selle, le *careto* entra dans l'eau sans se faire prier. La tête levée, les narines dilatées, frémissantes d'impatience, il nagea bravement, défiant la rapidité du courant, qui lui battait les flancs avec violence.

Le berger demeura les yeux attachés sur l'animal et son cavalier. Un moment l'impétuosité du courant parut triompher de leurs efforts. Ils étaient entraînés. Mais la lutte fut de courte durée. L'instant d'après, le *careto* avait vaincu l'obstacle et allait en ligne droite vers le bord opposé. Bientôt il toucha terre.

Le docteur eut un cri de joie. Il salua de la main le berger qui, après avoir répondu par un geste affectueux, regagna le chemin de sa cabane.

Une demi-heure plus tard, Michel Herbin galoppait sur la route de Saint-Jean-de-Luz. Des larmes obscurcissent sa vue lorsque les premières habitations d'Urrugne lui apparurent dans le lointain.

Il descendit de cheval et suivit les recommandations de Mauricio. Le *careto* s'échappa et repartit vers la rivière.

Le docteur s'était agenouillé. Il remercia Dieu qui venait de le sauver.

Quand il se releva, le cheval avait disparu.

Michel Herbin avait oublié ses fatigues. La maison blanche était devant lui. Il courut vers la porte d'entrée. Le falot était resté allumé.

—On aurait pas dû le laisser brûler, pensa-t-il.

Il l'éteignit et entra dans le jardin.

En arrivant devant le corps de logis servant d'habitation, ses pieds écrasèrent des débris de verre. Il leva la tête : la fenêtre était ouverte, les carreaux cassés.

Le docteur porta la main à son cœur comme s'il y avait ressenti brusquement un grand coup. Puis il frappa à la porte. Elle s'ouvrit d'elle-même.

Il demeura interdit, immobile, prêtant l'oreille, craignant d'avancer. Les paroles d'Alexandre de Balboa lui traversèrent le cerveau comme une effroyable lueur. D'un bond il courut dans la cuisine et se précipita dans la salle à manger en criant avec affolement.

—Angèle ! Claudie ! Louis !

Il ne reçut pas de réponse.

Il s'élança dans la chambre à coucher : elle était vide. Les meubles en désordre, les sièges renversés témoignaient d'une lutte. Les rideaux de la fenêtre étaient arrachés, froissés, comme si une main s'y était cramponnée.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 juin 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

Non moins d'une seconde, l'extrémité de la galerie offrait l'aspect d'une fournaise, et la flamme marchant en avant avec des crépitements sinistres, se faisait précéder d'une colonne de fumée épaisse. En de telles circonstances, il est bien rare que le sang-froid ne fasse pas absolument défaut à tous ceux que menace le fléau destructeur. Les femmes surtout perdent vite la tête en présence d'un péril d'autant plus effrayant pour elles qu'il menace leur beauté en même temps que leur vie. Or, une femme si fermement trempée peut bien envisager la mort sans effroi, mais nous croyons fermement qu'aucune fille d'Eve ne poussa jamais l'héroïsme jusqu'à se résigner à cesser d'être belle. Au bal du vieux duc de la Roche-Lambert les premiers cris : *Au feu !* produisirent leur effet habituel. A peine l'alarme était-elle donnée que le désordre et la terreur furent à leur comble. Trois ou quatre cents personnes environ se trouvaient dans la galerie incendiée ; les danseuses se précipitèrent toutes à la fois vers les issues relativement étroites qui mettaient cette galerie en communication avec les salons de l'hôtel, et dans ce mouvement irréféchi, d'une impétuosité irrésistible, ces dames entraînaient leurs cavaliers. Le résultat de cet élan général vers un même point fut d'amener une inextricable confusion et de fermer complètement le passage. Il nous serait difficile de décrire le spectacle désolant qu'offrait alors la galerie. Des clameurs d'épouvante et de désespoir, des exclamations plaintives, des supplications, des gémissements, des sanglots s'échappaient du sein de la foule entassée, qui voyait se rapprocher avec une effroyable vitesse une mort hideuse et en apparence inévitable. Les robes précieuses, les garnitures de dentelles, déchirées dans cette mêlée où les chocs succédaient aux chocs, volaient en lambeaux ; les longues chevelures, dénouées violemment, flottaient sur les épaules nues et meurtries. Déjà plusieurs jeunes femmes avaient perdu connaissance. Mathilde était de ce nombre. Pauline plus forte ne s'évanouissait pas, mais atterrée, tremblante d'effroi, elle avait peine à se soutenir. L'imminence du danger augmentait ; l'incendie faisait des progrès terribles ; déjà les flammèches et les étincelles ruisselaient comme une pluie de feu ; bientôt les poutrelles de la toiture allaient s'écrouler et ensevelir sous leurs débris ardents l'élite de l'aristocratie parisienne.

Une minute encore, et de nombreuses victimes auraient cessé de vivre ! Par un bonheur providentiel, le marquis d'Hérouville et le comte de Rieux, obéissant au flot humain qui les poussait devant lui, n'avaient point été séparés de Pauline et de Mathilde... Tancredi saisit sa sœur dans ses bras ; Hector entraîna madame d'Hérouville en arrière, hors de la foule éperdue dont les étreintes pouvaient devenir mortelles ; puis, Mathilde et Pauline se trouvant momentanément à l'abri du péril, les deux hommes échangèrent un regard tirèrent leurs épées, fendirent les tapisseries qui couvraient les cloisons improvisées, et attaquèrent ces cloisons elles-mêmes. Les planches qui les formaient étaient en bois de sapin, soutenues de distance en distance par des poteaux. Elles n'offrirent qu'une faible résistance. Bientôt une brèche fut entr'ouverte. Hector et Tancredi redoublèrent d'efforts ; un grand nombre de gentilshommes, comprenant que là était le salut, se joignirent à eux. Les cloisons entamées en vingt endroits cédèrent et s'abattirent avec fracas, laissant libre un large passage qui fut à l'instant envahi par les fugitifs... Au bout de moins d'une seconde la galerie était évacuée, et grâce à la présence d'esprit du marquis d'Hérouville, per-

sonne n'avait trouvé la mort dans une catastrophe qui devait selon toute apparence mettre cent familles en deuil. Malgré ce dénouement heureux, on comprend sans peine qu'après les scènes d'épouvante que nous venons de raconter, la fête ne pouvait continuer, et cela pour une foule d'excellentes raisons. Chacun ressentait le contre-coup des émotions terribles, suites inévitables d'un intermède beaucoup trop dramatique. Les femmes, pâles sous leur rouge, avaient hâte de cacher leurs toilettes dévastées et leurs visages décomposés par la terreur. Les plus impressionnables éprouvaient de profondes et douloureuses perturbations du système nerveux. Les unes pleuraient involontairement, les autres ne contenaient qu'à grand'peine les gémissements et les sanglots qui gonflaient leurs poitrines. Le vieux duc de la Roche-Lambert, en apprenant la première nouvelle de l'incendie, et en envisageant par la pensée les suites probables de ce désastre, avait été frappé d'une sorte de congestion, et son état pouvait devenir grave d'un instant à l'autre. Bref, la fête commencée d'une façon si joyeuse et si brillante, finit brusquement à l'heure où elle aurait dû atteindre son apogée d'animation et d'éclat, et ceux des invités qui ne parvinrent pas à rejoindre leurs carrosses dans le dédale des rues environnantes, reprirent à pied et par un froid des plus vifs le chemin de leur logis.

Le marquis d'Hérouville ne fut point de ces derniers. Il eut le bonheur de trouver son équipage dans la cour même de l'hôtel ducal, et il en rendit grâce au ciel du plus profond de son âme car non-seulement l'évanouissement de Mathilde persistait, mais encore Pauline, brisée par la secousse morale qu'elle avait subie, se trouvait à peu près incapable de marcher. Hâtons-nous d'ajouter que de retour à l'hôtel d'Hérouville, et entourée des soins de son frère et de la marquise qui s'était ranimée chemin faisant, Mathilde reprit promptement ses sens.

—C'est donc bien vrai... je suis vivante encore... balbutia-t-elle lorsqu'en rouvrant les yeux elle vit Tancredi et Pauline penchés sur elle et guettant son premier regard.

—Oui, chère enfant, c'est bien vrai, grâce au ciel ! répondit madame d'Hérouville en embrassant sa belle-sœur avec transport.

—Ah ! reprit Mathilde en souriant, vous allez vous moquer de moi peut-être, et vous aurez grandement raison, car maintenant que le péril est passé, j'ai honte de ma faiblesse... Mais que voulez-vous ? est-ce ma faute si j'ai eu si peur ? il m'a semblé que j'allais mourir... j'ai cru que je ne te reverrais plus, mon frère, ni toi, chère Pauline... ni...

La jeune fille hésita d'abord, puis baissant les yeux, elle ajouta d'une voix plus basse, avec une délicate expression de tendresse ingénue :

—Ni M. le comte de Rieux...

—Hector est revenu avec nous... dit Tancredi. Il est au salon... il attend avec impatience que je lui porte de tes nouvelles, car malgré tout ce que j'ai pu lui dire, malgré mon affirmation positive que ton indisposition ne serait rien, il est agité comme un fou et inquiet comme un amoureux.

—M. de Rieux est en bas ! s'écria Mathilde, dont un beau nuage pourpre vint colorer les joues pâlies, ah ! c'est bien à lui de vous avoir accompagné jusqu'ici ! va vite le rejoindre, cher Tancredi !... Rassure-le sans perdre un instant... Dis-lui que mon malaise est fini, que je ne souffre pas, et que je suis heureuse.

—Je vais m'acquitter de ce message, répliqua M. d'Hérouville en sortant de la chambre de sa sœur.

Nous touchons aux dernières péripéties de notre récit. Les événements vont désormais précipiter leur marche avec une rapidité vertigineuse vers le dénouement du drame que nous racontons. Nous allons essayer de suivre leur exemple, d'activer la course de notre plume, et de ne pas nous laisser gagner de vitesse par les faits qu'il nous faut enregistrer.

« *Petites causes, dit un vieux proverbe, produisent souvent de grands effets.* »

Cet adage, emprunté de la Sagesse des nations, exprime une vérité profondément pratique, et nous en aurons bientôt sous les yeux une preuve irrécusable. Après quelques heures de sommeil

fiévreux, troublé, peuplé de mauvais rêves et d'hallucinations funestes, Pauline, en quittant son lit, se trouva dans une disposition d'esprit profondément triste.

Depuis que la jeune femme se croyait délivrée à tout jamais du vicomte de Cavaroc, ou pour mieux dire du baron de La-cars, elle éprouvait, nous le savons, un immense allègement, et sa pensée se tournait sans épouvante vers l'avenir. Ces quelques heures de douteux sommeil venaient de la replonger fatalement dans l'abîme des pensées sombres. D'où provenait sa tristesse ? elle l'ignorait. Elle savait seulement que cette tristesse prenait la forme d'un pressentiment et lui présageait de nouveaux malheurs et de prochaines larmes... Pauline était une femme courageuse ; elle en avait donné bien des preuves. Elle essaya de chasser les papillons noirs dont les ailes funestes effleuraient son cerveau. Elle l'essaya vainement, les papillons noirs ne se laissèrent point mettre en fuite. Ils accoururent plus nombreux, et ils continuèrent à tourner autour de la marquise en l'enveloppant de leurs cercles de plus en plus pressés... De guerre lasse, Pauline abandonna la lutte.

—Est-ce un avertissement d'en haut ? murmura-t-elle, eh bien ! je l'accepte ! Mon Dieu, je m'abandonne à vous ! si le malheur revient, je suis prête, et je lui demande pour toute grâce que ses coups frappent sur moi seule et n'atteignent pas ceux que j'aime !

La camériste Gertrude vint prévenir la marquise que M. d'Hérouville demandait s'il faisait jour chez madame.

—Faites entrer M. le marquis répondit vivement la jeune femme.

La présence de son mari (elle l'espérait du moins) suffirait peut-être à dissiper les nuages qui revenaient voiler son ciel.

Elle ne se trompait pas complètement. Pendant tout le temps que dura la visite matinale de Tancredi, le ciel redevint pur et brillant. Déjà la jeune femme espérait une guérison complète.

—J'étais folle, se disait-elle, de prendre pour des pressentiments un vague état de souffrance physique, suite inévitable d'une grande émotion et d'un mauvais sommeil. C'est fini... bien fini... Je me retrouve et je souris de ma faiblesse.

Hélas ! Tancredi quitta la chambre de sa femme, et les nuages reparurent aussitôt et descendirent à l'horizon ce rideau sombre et sinistre qui présage la tempête... Pauline entreprit de se distraire de sa pensée par des occupations matérielles. En rentrant elle avait jeté sur un meuble, dans un complet désordre, les bijoux qui chargeaient ses épaules, ses poignets, et qui se mêlaient aux tresses opulentes de sa chevelure. Elle rassembla tous ces bijoux et se mit en devoir de les replacer dans leurs écrins respectifs. Elle s'aperçut alors qu'un de ses bracelets avait disparu.

XXVIII

Madame d'Hérouville ne pouvait admettre que ce bracelet eût été volé ; elle se croyait sûre de la probité de ses femmes de chambre, et il était évident pour elle que, depuis son retour, aucune personne étrangère n'avait franchi le seuil de son appartement. Elle se démontra facilement que le bijou en question avait été détaché de son bras par quelque chose, au milieu de l'effroyable confusion de la nuit précédente, et que ses débris foulés aux pieds, s'étaient engloutis pour toujours sous les décombres fumants de la galerie. Pauline, nous devons le dire, n'attacha qu'une importance extrêmement médiocre à cette perte. Les diamants du bracelet étant faux, par conséquent presque sans valeur, la jeune femme, pour remplacer cette imitation par une imitation non moins exacte, n'avait qu'à s'adresser à Samuel Love, qui s'empresserait de la satisfaire. Les bracelets se trouvant d'ailleurs en grand nombre dans ses écrins, il était à peu près inutile de donner un remplaçant au bijou perdu, car sans aucun doute la disparition de ce bijou passerait inaperçue de M. d'Hérouville.

Pauline demeura pendant la plus grande partie de la journée auprès de Mathilde. La jeune fille, souffrante et enfiévrée, était obligée de garder le lit ; sa nature nerveuse et délicate avait

été profondément ébranlée, et le médecin qu'on fit appeler prescrivit des calmants et le repos le plus absolu.

Mais Mathilde, malgré sa douceur habituelle, se montra dans cette circonstance, une malade fort peu docile. Soumise et patiente jusqu'au soir, elle voulut absolument se lever à la tombée de la nuit, et descendre au salon pour y recevoir M. de Rieux... Pauline résista d'abord, et s'efforça de faire respecter l'ordonnance du médecin, mais comme cette résistance augmentait la fièvre de sa belle-sœur, la jeune femme finit par céder, tout en protestant : elle eut bientôt lieu, néanmoins, de s'applaudir de sa faiblesse, car aussitôt que mademoiselle d'Hérouville fut en présence de son fiancé, un mieux sensible se manifesta, la fièvre s'évanouit et la souffrance disparut comme par enchantement, tant il est vrai que le bonheur est le plus infaillible des remèdes... Dans le cours de cette même soirée, Tancrède se rendit à l'hôtel la Roche-Lambert pour prendre des nouvelles du vieux duc. Il revint avec une physionomie visiblement attristée.

— Mon Dieu, mon ami, qu'y a-t-il donc ? lui demanda Pauline.

— J'ai grand peur, répondit le marquis, que le fâcheux événement de la nuit dernière ne porte un coup fatal au noble vieillard.

— Est-ce que M. de la Roche-Lambert se trouve plus mal ?

— Oui, son état est grave... une deuxième attaque est survenue ce matin ; les médecins craignent une paralysie complète, et redoutent un dénouement prochain et funeste...

— Ah ! mon ami... murmura la jeune femme avec un chagrin sincère, quelle désolante nouvelle ! est-ce que tout espoir est perdu ?

— Non, pas encore, grâce au ciel ! le duc est d'une constitution vigoureuse, et malgré son grand âge il peut en rappeler, mais cet espoir est bien vague et bien incertain ! J'irai chaque jour m'instruire en personne à son hôtel, et si par miracle il résiste à l'assaut terrible qu'il vient de subir, je veux être un des premiers à lui témoigner toute ma joie de son rétablissement...

Laissons s'écouler une semaine. Tancrède et M. de Rieux, nos lecteurs le savent, avaient écrit tous deux en même temps à l'oncle d'Hector, le vicomte de Reilly, en lui demandant de venir à Paris sans délai pour y fixer le jour du mariage de son neveu avec Mathilde d'Hérouville et pour assister à la cérémonie nuptiale... Le marquis, et surtout le comte, commençaient à trouver que la réponse se faisait longtemps attendre... Hector, pressé d'être heureux, comme le sont naturellement les amants bien épris, s'irritait presque de ce retard ! qui lui semblait inexplicable, et songeait à reprocher à son oncle dans une nouvelle épître, de partager mal son impatience légitime... Le jeune homme hésitait encore cependant, avant de prendre ce dernier parti qui ne lui paraissait pas suffisamment respectueux vis-à-vis d'un vieillard auquel il avait voué une affection toute filiale.

— Si demain rien n'arrive, se dit-il enfin, j'écrirai de nouveau... le silence de mon oncle m'inquiète... il faut absolument que la cause de ce silence me soit révélée... je me fixe la journée de demain comme dernier délai !

La nuit passa sur cette résolution décisive.

Dans la matinée du jour suivant, Hector fut réveillé par son valet de chambre qui, debout auprès de son lit, lui présentait une lettre sur un plateau d'argent. M. de Rieux saisit cette lettre et il eut peine à retenir un cri de joie en voyant sur l'enveloppe le timbre de Reilly le Vicomte... Le large cachet de cire rouge portait l'empreinte nette et profonde des armes de M. de Reilly, seulement l'adresse n'était pas écrite de la main du vieux gentilhomme. Le fiancé de Mathilde ne se préoccupa point de ce détail ; il brisa le cachet, déchira l'enveloppe et déploya la feuille épaisse et résistante comme du parchemin... A peine ses yeux venaient-ils de se fixer sur les premières lignes qu'une extrême pâleur envahit le visage du jeune homme dont l'expression devint sombre et douloureuse.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il, est-ce possible ? oh ! mon seul parent !... mon oncle bien-aimé !

Et de grosses larmes inondèrent ses joues...

Voici quelle était la lettre dont le début produisit sur Hector une si pénible impression :

— Monsieur le comte,

— C'est avec un désespoir véritable que je prends la plume, connaissant le cœur de monsieur le comte et sachant combien il souffrira du coup inattendu qui va le frapper, car, trop probable que monsieur le comte ne reverra plus vivant son excellent oncle, mon honoré maître.

— Monsieur le comte n'ignore pas que depuis plus de quarante ans j'appartiens à la maison de M. le vicomte de Reilly, à la personne duquel j'ai eu l'honneur d'être attaché dès ma jeunesse, en qualité de second valet de chambre d'abord, puis de premier, et enfin avec le titre et les prérogatives d'intendant, et investi de toute la confiance de mon maître, confiance que j'ai justifiée de mon mieux... M. le vicomte daignait souvent s'entretenir avec moi, son humble serviteur, des choses qui l'intéressaient et l'espoir du prochain mariage de monsieur le comte l'intéressait plus que toutes les autres.

— M. le vicomte, mon maître, avait été souffrant, monsieur le comte le sait bien, mais il s'était complètement rétabli et ses forces revenaient si parfaitement que j'en tirais le meilleur espoir d'une longue prolongation de sa vie dont il faisait un si digne usage.

— Il y a quatre jours, sur le soir, M. le vicomte reçut de Paris deux lettres qui avaient eu du retard en route... l'une de ces lettres était de monsieur le comte...

— Après les avoir lues, mon honoré maître parut très joyeux et daigna me dire :

— Raimbaud, je reçois de bonnes nouvelles, des nouvelles qui rajeunissent de vingt ans ! Je suis au comble de mes vœux ! Mon cher neveu, le comte Hector de Rieux, n'attend plus que moi pour son mariage, et, mordieu !... je ne veux pas le faire attendre longtemps !...

— Je me permis de demander :

— Est-ce que monsieur le vicomte se propose d'aller à Paris ?...

— Oui, certes, j'y veux aller ! me répondit mon excellent maître, et je t'emmène avec moi ! le voyage est long et je suis vieux, mais, bah !... je te répète que je me sens tout rajeuni et je suis certain que j'arriverai à bon port...

— L'allégresse transportait M. le vicomte, il se frotta les mains et il ajouta :

— Nous partirons dans deux jours, mon brave Raimbaud... veille à ce que la chaise de voyage soit en bonne état, et fais graisser les roues... dirige mon valet de chambre, qui est un peu neuf, et qu'il s'occupe des bagages sous ta direction... enfin donne l'ordre de commander les chevaux de poste pour après-demain à midi. Je vais répondre tout de suite à mon neveu... Ah ! le cher enfant, qu'il me tarde de le presser contre mon cœur, et d'embrasser aussi sa charmante fiancée !...

— M. le vicomte s'assit à son bureau : il prit une belle feuille de papier et une plume, mais au moment de commencer il se ravisa.

— Ma lettre ne peut plus partir aujourd'hui, dit-il, j'écrirai demain...

— Le lendemain, M. le vicomte déjeuna de bon appétit et en sortant de table demanda sa canne et son chapeau.

— Je vais faire un tour dans le parc... me dit-il, j'écrirai en rentrant... accompagne-moi.

— Je m'empressai de lui obéir.

— Mon excellent maître marchait d'une façon leste et dégagée et sifflait entre ses dents un petit air joyeux du temps de sa jeunesse.

— J'avais peine à le suivre, quoique je suis son cadet de plus de dix ans, et je pensais en mon particulier :

— Le digne seigneur dépassera très-certainement la centaine ! que le bon Dieu en soit béni !

— Au bout d'un quart d'heure, M. le vicomte ralentit le pas et se tourna de mon côté...

— Sa figure me parut si changée qu'une grande frayeur s'empara de mon esprit...

— Raimbaud, murmura-t-il d'une voix sourde, la terre tremble... soutiens-moi...

— Et il chancelait tout en parlant...

— Je me précipitai, et je reçus mon maître dans mes bras en m'écriant :

— Monsieur le vicomte, au nom du ciel, qu'avez-vous ?

— Je ne reçus aucune réponse.

— Mon pauvre cher et excellent maître venait de perdre connaissance...

Arrivé en cet endroit, Hector fut obligé d'interrompre sa triste lecture. Les larmes obscurcissaient ses yeux. Enfin, au bout de quelques secondes, il dompta son émotion et il continua :

— Nous étions en ce moment trop loin du château, M. le vicomte et moi, pour qu'il fût possible d'appeler au secours avec quelque chance d'être entendu, et d'un autre côté je ne voulais pas abandonner mon maître, ne fût-ce que pendant une minute, dans l'état où il se trouvait...

— Le bon Dieu me vint en aide visiblement... il me donna la force de porter M. le vicomte jusqu'à l'habitation, chose dont je me serais cru tout à fait incapable. Je déshabillai mon excellent maître, je le couchai dans son lit, puis je donnai l'alarme aux valets et j'envoyai en toute hâte chercher un médecin...

— Le docteur ne se fit point attendre, il hocha la tête avec une inquiétude manifeste, et pratiqua une saignée abondante...

— L'effet de cette saignée fut presque immédiat, et j'eus un instant de grand espoir en voyant mon excellent maître reprendre connaissance, ouvrir les yeux et tourner vers moi ses regards...

— Je saisis une de ses mains et je la couvris de baisers, en balbutiant : Comment se trouve monsieur le vicomte ?

— Hélas ! en ce moment il me sembla sentir mon cœur se briser dans ma poitrine... Les lèvres de mon maître s'agitèrent pour me répondre, mais aucun son ne sortit de sa bouche et son visage exprima l'angoisse la plus profonde et la plus douloureuse...

— Le médecin m'entraîna hors de la chambre, et me dit :

— La langue de M. de Reilly est paralysée... Je ne puis vous dissimuler que l'état du malade me semble désespéré... d'une heure à l'autre la paralysie peut gagner les organes essentiels, et tout sera fini...

— Deux jours se sont écoulés depuis lors sans amener de changements dans la situation de mon maître bien-aimé...

— Enfin, ce matin, M. le vicomte parut recouvrer quelques forces et me fit comprendre par signes qu'il voulait écrire...

— Je plaçai sur son lit un bureau portatif et je mis une plume dans sa main... cette main défaillante traça quelques mots à peines lisibles... je vins pourtant à bout de les déchiffrer... les voici : *mon neveu... le comte de Rieux... le voir... et mourir...*

— C'en était assez pour me faire comprendre la volonté suprême, le suprême désir de mon maître...

— C'est pour obéir à cette volonté que je vous écris, monsieur le comte, et que je me permets de vous dire : Au nom du ciel, hâtez-vous, et puisse Dieu, dans sa bonté, permettre que vous arriviez assez tôt pour recevoir le dernier souffle et le dernier baiser du noble vieillard qui vous appelle et qui vous attend...

Les formules habituelles du plus profond respect et du plus inaltérable dévouement terminaient cette lettre.

Nos lecteurs n'auront point de peine à le comprendre, dans une nature comme celle d'Hector, il ne pouvait y avoir l'ombre d'une hésitation. A défaut de la tendresse profonde qu'il ressentait pour son oncle, le devoir seul aurait suffi grandement à dicter sa conduite... Il essuya les larmes abondantes qui ruisselaient sur ses joues ; il s'habilla rapidement ; il prit le chemin de l'hôtel d'Hérouville et fit prévenir Tancrède qu'il le priait de vouloir bien le recevoir sur-le-champ, malgré l'heure matinale.

Le marquis d'Hérouville, avons-nous besoin de le dire, ne fit point attendre le fiancé de Mathilde, et donna l'ordre de l'introduire à l'instant même.